

garde royale bivaquait vers la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Les soldats jouaient aux cartes autour d'un feu. Les officiers se promenaient en causant de la prise d'Alger, qui était une nouvelle toute fraîche.

Officiers et soldats se moquaient un peu des Parisiens qui voulaient jouer au jeu des barricades.

Quand la comtesse Louise passa devant les galeries de l'Odéon, la brise apporta un tintement lointain. Des gens qui étaient là dirent :

— Voilà le tocsin !

Des étudiants joyeux sortirent du café Tabourey et crièrent :

— Vive la charte !

Les révolutions souhaitent toujours ainsi longue vie aux choses qu'elles veulent enterrer.

Ces étudiants étaient de jolis jeunes gens. Leur vue pressa le pas de la comtesse Louise, qui songeait à son fils. Dans la rue Racine on faisait une barricade. Les rues neuves sont bonnes pour cela ; le pavé s'enlève bien. Aux fenêtres, il y avait des étudiantes qui s'amusaient à regarder l'ouvrage.

Rue des Mathurins-Saint-Jacques, l'hôtel de Cluny déchiquetait sur le ciel ses noirs pignons et parlait des temps féodaux, tandis qu'un professeur athée, grimpé sur une borne, faisait un cours de libre pensée. Ces professeurs sont comme les chiens hargneux, sauf le respect qui leur est dû : pour les empêcher d'aboyer, il suffit d'un os qu'on leur jette.

Tout le long de la rue Saint-Jacques on déparait — et l'on riait.

Il y avait des gamins qui disaient, en faisant la barricade :

— Maman va bien me gronder !...

La comtesse Louise arriva ainsi jusqu'au Petit-Pont, gardé d'un côté par des hommes en blouse, de l'autre par des dragons.

D'un poste à l'autre de gais lazzi allaient se croisant.

#### LV. — LE PARVIS NOTRE-DAME.

Quand la comtesse Louise arriva au parvis Notre-Dame, elle était bien lasse et bien essouffée. D'instinct elle leva les yeux vers cette galerie merveilleuse qui rejoignait les deux tours. Les colonnettes frêles se distinguaient vaguement dans le noir, mais il n'y avait là nul mouvement humain.

Le parvis lui-même était complètement solitaire. Au milieu de la fièvre qui tenait la ville éveillée, l'immense église semblait une sentinelle endormie. Auprès d'elle, l'Hôtel-Dieu, cette autre immensité, symbole respectable mais lugubre des charités modernes, — sphinx lamentable, couché en travers de cette gaie rivière de Seine, à deux pas de la cathédrale, à portée du palais de Charlemagne, proposait silencieusement aux prêtres et aux rois cette insoluble énigme de la misère qui enfante les révolutions.

Non pas par elle-même, car, depuis que le monde est monde, la misère patiente se laisse mourir sans se révolter jamais, — mais par ceux qui ont su deviner ce qu'on gagne de pouvoir, d'honneur et d'argent à plaider la cause sans cesse perdue de la misère.

L'univers vieillit. On dit que les saisons se troublent. La lune, sensiblement détériorée, donne des

inquiétudes à l'Observatoire. — Tout en haut, tout en haut de la cathédrale antique il y avait un être qui contemplant la ville folle, occupée à chasser un roi au profit d'un autre roi...

Celui-là, depuis dix-huit siècles, marchait jusqu'au genoux dans la démenace humaine. Il savait ce que gagne la misère aux plaidoyers sanglants de ses avocats. Il songeait.

Et, mélancolique image du monde lui-même qui ne sait s'arrêter, ayant atteint le faite de la tour, le Juif errant fut contraint de redescendre.

Les enfants rient à regarder l'écureuil affairé qui tourne dans sa cage. Ils disent que l'écureuil travaille.

Voilà dix-huit cents ans que ce Juif regarde sans rire la cage tournante où travaille l'humanité.

#### LVI. — LA MAISON DE L'ÉCUYER.

La comtesse Louise alla vers cette maison que son fils lui avait indiquée : l'avant-dernière de la rue du Cloître-Notre-Dame. C'était une grande habitation, gardant, parmi les bourgeois demeures qui l'entouraient, un caractère de domination hautaine. On la nommait la Maison de l'Écuyer, parce qu'elle avait appartenu, sous les trois rois fils de Catherine de Médicis, à noble homme Marie Minot, écuyer, seigneur de Blay-le-Fausse, maître des halbardiers du chapitre.

La comtesse Louise s'arrêta devant la porte massive et n'osa point en agiter le marteau.

Elle passa de l'autre côté de la rue pour regarder aux fenêtres, qui étaient toutes closes et munies de leurs contrevents, depuis le haut jusqu'en bas. Un large écriteau pendait au-dessus de la porte. La comtesse Louise put lire, aux luciers du réverbère voisin : *Matériaux de démolition à vendre.*

L'idée vint à la comtesse Louise que son fils s'était trompé, car c'était là une maison condamnée, et déjà abandonnée par ses habitants.

Elle se rapprocha de la porte et la poussa. La porte s'ouvrit, car elle n'avait plus de ferrures. La comtesse Louise entra dans une cour spacieuse, où divers débris étaient entassés pêle-mêle. Derrière elle, la porte retomba.

Une étrange sensation de froid courut par les veines de la comtesse, qui regarda tout autour d'elle avec une frayeur d'enfant. Autour d'elle, il n'y avait que silence et immobilité.

La cour était entourée d'une sorte de cloître, percé de trois ouvertures haut voûtées. Si la comtesse n'eût écouté que son effroi, elle se fût retirée bien vite, mais son cœur de mère restait au-dessus de toutes les épouvantes.

— Je suis là pour mon fils, se dit-elle.

Et elle s'engagea sous l'une des trois voûtes au hasard.

C'était celle de droite. La voûte conduisait à un vestibule où se plentait un vaste escalier à marches de pierre. Cet escalier n'avait plus ses rampes, qui étaient en tas dans la cour.

La comtesse monta.

Dès le premier étage elle vit que les fenêtres manquaient de châssis et que toutes les portes étaient enlevées. Portes et châssis s'amoncelaient dans la cour.

Elle entra dans une première pièce, haute et lar :